

Jean-Marie Apostolidès

Cyrano qui fut tout, qui ne fut rien
Paris-Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2006
ISBN 2-87449-007-5

Il faut construire l'hacienda
Paris-Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2006
ISBN 2-87449-010-5

Professeur de dramaturgie et de littérature française à l'université de Stanford (Californie) et partant observateur privilégié, car mi-proche mi-distant, des métamorphoses de la vie hexagonale, Jean-Marie Apostolidès est un des meilleurs représentants de ce qu'il est convenu depuis un certain temps de nommer *l'histoire culturelle du contemporain*. Sa palette est d'une largeur et d'une profondeur tout à fait exceptionnelles, reliant sans le moindre accroc l'histoire proprement dite (avec une série de livres sur la représentation du pouvoir monarchique absolu, qui ont assis sa réputation dès les années 1980), la culture populaire au sens large du terme (avec notamment plusieurs volumes sur Tintin, dont il est, avec Benoît Peeters et Pierre Fresnault-Deruelle, fin connaisseur) et la réflexion politique et culturelle tout court (essentiellement avec des travaux sur le sentiment d'appartenance nationale, d'une part, et, d'autre part, le situationnisme, qui le fascinait bien avant qu'il ne revienne à la mode).

Cette ouverture au pluriel du monde ne conduit pourtant guère à l'éparpillement du regard de l'analyste. Comme l'exige le point de point de l'histoire culturelle – une spécialité du reste beaucoup plus française que ne le savent bien des Français, qui se plaignent peut-être à tort d'avoir été tenus dans l'ignorance du grand mouvement anglo-saxon des *cultural studies* –, ce sont les phénomènes de rupture et de transmission culturelles qui se trouvent au cœur de la pensée de Jean-Marie Apostolidès, quels qu'en soient les sujets, les styles ou les genres particuliers. Mais il convient d'être ici un peu moins vague ou général : au centre de ce centre surgit toujours la question lancinante des *mutations* de la culture française, c'est-à-dire de la culture de la France, et des possibilités ou impossibilités de réagir à ses *crises à répétition*.

Deux nouvelles publications, très différentes l'une de l'autre mais l'une comme l'autre tout à fait fascinantes, apportent maintenant une nouvelle illustration de ces hantises fondamentales.

Tant *Cyrano qui fut tout, qui ne fut rien* que *Il faut construire l'hacienda* prolongent en effet la méditation de l'auteur sur les rapports inhérents entre culture et représentation, entre pouvoir et dramaturgie, entre sentiment d'appartenance et parole littéraire. Le premier livre s'y prend par le biais d'un regard historique sur un des sommets de la culture *bourgeoise* (comme on ne disait pas encore à l'époque), la célèbre pièce d'Edmond de Rostand. Le second le fait via la rencontre imaginaire de deux manières de faire la *révolution* (et ce terme aussi peut faire l'objet de bien des controverses).

De *Cyrano qui fut tout, qui ne fut rien*, que dire d'abord si ce n'est l'étonnement qu'un tel livre n'ait jamais été écrit ? Peu de textes autres que celui de Rostand ont eu un tel impact sur la culture française dans son ensemble, dont il formule l'essence (en l'occurrence « une certaine idée du panache ») tout en la rendant de nouveau, après la défaite contre la Prusse, digne d'être aimée, admirée, imitée, malgré – mais sans doute aussi à cause de – l'échec du protagoniste et sa tragédie personnelle. Pour Jean-Marie Apostolidès, *Cyrano* articule de manière paradigmatique – parce que juste et parce que littéraire en même temps – ce qu'il appelle le mythe français. L'étude méticuleuse de la pièce de Rostand, qui comble un vide criant tellement sont rares les vraies recherches en la matière, est développée en deux directions. Historique d'abord, avec la lecture fouillée, toujours claire et éclairante, des aspects majeurs de la pièce et de ses rapports avec la culture de son époque. Philosophique ensuite, avec la mise à nu de l'effacement progressif du mythe de *Cyrano* (et partant du mythe français lui-même !) dans la culture française contemporaine, impuissante de réinventer les nouveaux mythes dont elle a besoin au moment même où les Français se sentent mis à l'écart de l'histoire du monde.

Il est évidemment très tentant de lire *Il faut construire l'hacienda*, qui paraît simultanément, à la lumière des thèses sur l'importance du mythe, c'est-à-dire, en dernière instance, de la littérature. Imaginant une rencontre – elle-même authentique, même si tout détail en manque – entre Ivan Chtcheglov, un situationniste dit mineur qui a passé la plus grande partie de sa vie adulte en asile psychiatrique, et Pierre-Elliott Trudeau, le futur premier ministre du Canada, puis situant cet événement à un tournant décisif de la vie des deux hommes, le premier sur le point de sombrer pour de bon dans la folie et le mutisme, avant même que débute vraiment l'action de ses amis situationnistes, le second à quelques pas d'une prise de pouvoir qui allait changer la face de son pays, Jean-Marie Apostolidès fait entrer dans l'arène deux conceptions du changement, la révolution silencieuse de l'homme politique et la non-révolution de l'enragé, pour suggérer avant tout la minceur de la cloison qui les sépare. Le dialogue des deux

hommes, qu'Apostolidès évoque sans nul manichéisme et sans jamais céder aux faciles tentations de l'exagération, fait vivre par courtes scènes enchaînées une de ces ruptures qui font l'histoire mais que seule la fiction littéraire est capable de faire voir.

Constituant un véritable diptyque, parlant du passé au travers du présent et inversement, *Cyrano qui fut tout, qui ne fut rien* et *Il faut construire l'hacienda* offrent une autre façon d'écrire l'histoire culturelle du contemporain. On peut seulement espérer que l'exemple d'Apostolidès, et plus encore le brio de son ouverture des faits historiques à l'interprétation philosophique *en même temps* qu'à la spéculation fictionnelle, trouveront de nombreux lecteurs, puis de nombreux émules.

Jan Baetens

EUROPE (août-septembre, pp. 378-379)